

# L'ÉTHIQUE EN PLEIN MILIEU

Voici bientôt vingt ans, Paul Ricœur faisait paraître son article « *Approches de la personne* » dans la revue *Esprit* (mai 1990). J'ai pris l'habitude d'utiliser cette théorie dans mes pratiques professionnelles et associatives d'éducateur et de formateur.

Je vais dans la suite me référer constamment non à la pensée de P. Ricœur, ce qu'il fut le seul à pouvoir faire, mais à cette compréhension personnelle et pratique que j'ai composée à partir de mes lectures, de mes besoins pratiques, de l'ensemble de ma formation et... de mes façons actuelles de me les raconter.

J'utilise habituellement ces « *Approches de la personne* » en les schématisant sous la forme d'un tableau à double entrée. Il me semble respecter ainsi la structure du texte de P. Ricœur. Pour lui, en effet, il est fondamental de prendre en compte trois termes qui lui « *paraissent également importants pour la constitution éthique de la personne* » : soi-même, les autres et les institutions. Ces éléments forment les lignes de mon tableau. Il voit successivement dans son texte l'être humain (il dit « *l'homme* ») responsable (donc dans sa dimension éthique), l'être humain parlant, agissant et narrateur, et ces sont ces « *quatre couches ou quatre strates* » que j'ai placé comme colonnes de ce tableau. Voici celui-ci présenté succinctement :

APPROCHES DE LA PERSONNE	ÉTHIQUE ê.h. responsable	LANGAGE ê.h. parlant	ACTION ê.h. agissant	RÉCIT ê.h. narrateur
SOI-MÊME	1	4	7	10
LES AUTRES	2	5	8	11
LES INSTITUTIONS	3	6	9	12

- 1 : Estime de soi
- 2 : Avec et pour les autres. Sollicitude, recherche de réciprocité, d'égalité dans des relations « *interpersonnes* »
- 3 : Dans des institutions justes. Justice distributive. « Bonne » distribution sans communautarisme
- 4 : Question : « *Qui parle ?* ». Cf. définition classique de l'être humain comme animal parlant. Comme *entité référentielle* du discours ('*Je*' parle, promets, déclare, avertis...). *Corps* puis *personne* de référence, particulier de base
- 5 : *Je* parle à l'*Autre*. Interlocution, communication. '*Je*' est aussi l'*Autre* de la parole de mon interlocuteur. *Je* réponds. Auto-désignation et allo-cution, interpellation
- 6 : Mise en œuvre du langage comme institution qui préexiste au *Je*, au *Tu*, à tous ceux qui l'utilisent aujourd'hui. Cette institution m'autorise à parler. Accumulation des choses dites avant nous, règles de syntaxe, de grammaire...
- 7 : Question : « *Qui agit ? Qui fait quoi ?* ». Ascription de l'action. Bien distinguer de l'imputation morale et de l'incrimination. (à rapprocher de « *Qu'est-ce que la liberté ?* » de H. ARENDT)

- 8 : Interaction. Coopération mais aussi compétition, conflit. A agit vers B : A exerce un pouvoir sur B. Agent et patient. Violence potentielle dans la relation dissymétrique : « *Je te fais quelque chose* ». Alors l'être humain agissant devient aussi l'être humain souffrant
- 9 : Étalons d'excellence de l'action. Techniques, arts, règles des jeux. Détermination canonique des réussites et des échecs. Structures évaluatives. Principes moraux : « Ne fais pas à autrui ce que tu... »
- 10 : Question : « *Qui raconte ? À qui l'histoire est-elle arrivée ? Qui a fait ce qu'il relate ?* »  
Identité narrative, temporalité : Le '*Je*' qui répond à ces questions existe de la naissance à la mort dans une dialectique entre l'*idem* et l'*ipse*. Il répond finalement à la question : « *Qui vit ? Qui a vécu cela ?* »
- 11 : Enchevêtrement des histoires de vie (géniteurs, amis, adversaires). Altérité aussi de la contingence des événements. Fiction, identification à des héros de récits, de romans
- 12 : Temporalité des institutions. Traditions et innovations. Permanences et changements institutionnels. Identité narrative des institutions (Cf. nations). Pas de « substance ». Maintien par des serments et des promesses. Fidélité aux événements créateurs (Cf. H. Arendt sur l'autorité).

Les théories de P. Ricœur sur l'identité narrative (case 10) ont depuis quelques années profondément renouvelé les questionnements dans des domaines aussi divers que la psychologie et la psychiatrie (Cf. les textes sur « Le récit » réunis sous la direction de Quentin Debray et Bernard Pachoud) ou l'éducation (voir tout le mouvement autour des « histoire de vie » ou « récits de vie » en plein essor actuellement). Il m'a aussi paru nécessaire de m'y référer dans mon essai sur la constitution de l'identité professionnelle des Conseillers Principaux d'Éducation.

Cependant, trop souvent, des utilisateurs confinent leur compréhension de l'être humain narrateur à cette case 10, celle d'un « *soi* » racontant. Pourtant, tout récit met obligatoirement en intrigue une première personne qui rencontre l'Autre (être humain ou événement) dans un cadre institué (Par exemple : « Et alors je lui ai serré la main » n'a pas le même sens ni le même retentissement selon l'ensemble des relations entre « Je » et « lui », et selon qu'il s'agit d'un homme et d'une femme, d'un adulte et d'un enfant, de deux chefs d'États, de Hitler et Pétain...). À l'intérieur du récit même toute la colonne 10, 11 et 12 est donc mobilisée. De plus, ce récit ne peut pas se faire de la même façon, ni avoir le même sens, selon la qualité de la relation interpersonnelle existant entre celui qui raconte et celui qui écoute ; et là encore, le cadre institué joue un rôle déterminant : le récit à l'ami plein de sollicitude n'est ni la séance de psychanalyse, ni l'échange autour d'un demi au comptoir, ni la confession sous la Croix, ni la confiance sur l'oreiller... C'est donc doublement que tout récit ne peut se comprendre sans une prise en compte des trois dimensions : soi-même, les autres et les institutions.

Ce que nous venons de montrer pour le récit est facile à mettre en évidence pour les autres colonnes. Finalement, il s'agit simplement de ne pas oublier que, si P. Ricœur a écrit son texte en quatre parties disjointes, dans lesquelles il envisage successivement trois dimensions, il faut voir là des distinctions heuristiques et non des séparations dans les faits. Ce tableau ne peut être utilisé intelligemment que si l'on se rappelle constamment que toutes les cases sont reliées ensemble et en interactions constantes lorsque l'être humain dont il s'agit, la personne, vit. Alors, à cette condition, l'éducateur, le formateur et bien d'autres, peuvent avoir là un outil très efficace, s'il est vrai qu'« il n'y a rien de plus pratique qu'une bonne théorie ».

Cependant, voici déjà quelques temps, il m'est arrivé de ne pas trouver cette théorie suffisante pour interpréter certaines situations. Par exemple, j'ai eu l'occasion de discuter avec une nouvelle maman qui s'inquiétait de ne pas pouvoir détenir la maîtrise de la qualité des produits alimentaires qu'elle donnait à son bébé. Cela me paraît être une revendication tout à fait légitime, et pourtant on mesure vite l'étendue du problème lorsque l'on sait que des quantités non négligeables de Dioxine peuvent être décelées dans le lait maternel. Sur le plan pratique, les parents attentifs sont rapidement

confrontés à des difficultés redoutables. Et sur le plan théorique, c'est alors qu'il m'a semblé qu'une dimension manquait à cette « *phénoménologie herméneutique* » que je trouvais ordinairement si utile.

En effet celle-ci permet de situer l'être humain par son activité dans sa relation à lui-même, aux autres, et aux institutions, mais qu'en est-il de sa situation comme terrien, intégré dans une biosphère, sur une planète et dans un univers ? Avec P. Ricœur, nous avons développé l'idée d'une identité narrative, avec notamment la mise en intrigue, mais je ne crois pas que ces récits puissent se dérouler de la même façon sur n'importe quelle scène, et je pense même que celle-ci joue aussi un rôle ! P. Ricœur place bien la personne dans un monde humain, mais quels sont les rapports de ce monde humain avec la « nature », le monde biologique et physique ? Le rapport de « soi-même » avec la biosphère n'est-il pas « également important pour la constitution éthique de la personne » ? Ne risque-t-on pas, en le négligeant, de rester à « un moi centré sur lui-même », comme le dénonce P. Ricœur, ou, version peut-être moins pessimiste, mais tout aussi dangereuse, à un ensemble collectif, « l'humanité », centrée sur elle-même ?

Il ne sera pas nécessaire ici de reprendre de trop nombreux exemples dans l'actualité pour montrer que la qualité de l'air que nous respirons et celle de l'eau que nous buvons jouent leurs rôles dans notre vie et déterminent en partie nos possibilités d'agir et de nous « ascrire » nos actions, ainsi que nos relations avec les autres et avec les institutions. Notre environnement, lorsqu'on le néglige, se rappelle vite et souvent cruellement à nous. Et même, parler « d'environnement » (y compris s'il s'agit de la dénomination officielle d'un ministère) lorsque l'on s'occupe de la qualité de l'air, de l'eau, ou de la diffusion de métaux lourds dans les sols agricoles, cela me paraît être une escroquerie intellectuelle. Il ne s'agit pas du tout de choses qui seraient « aux environs » des êtres humains, ou bien il faudrait aussi dire que l'eau est « aux environs » du poisson ! Nous sommes en interaction permanente avec notre « milieu », qui est décidément beaucoup plus au milieu qu'aux environs.

P. Ricœur nous a montré comment l'être humain ne peut plus être pensé comme un individu ou un sujet cartésien méditant, seul, dans le vide absolu et intemporel du doute absolu. Il nous a montré comment cet être humain ne peut se penser lui-même (et donc ne peut exister) sans se voir comme constitué par sa temporalité vécue dans la narration, constitué aussi dans ses rapports aux autres et aux institutions, rapports faits de paroles et d'actions.

Morts l'individu et l'individualisme, le sujet et l'égoïsme. Dont acte.

Toutefois P. Ricœur a omis de nous situer autrement qu'au sein des institutions que l'humanité a élaborées au cours de l'histoire. Où vivons-nous ? Où agissent, souffrent, jouissent, racontent et parlent les personnes ? Quel est notre site, le site de notre situation ?

P. Ricœur a au moins montré que « *premièrement les personnes doivent être des corps en vue d'être en outre des personnes* ». Mais l'on n'en saura pas plus ici sur les relations de cette personne-corps avec son milieu. Cette personne narre, parle, agit. Où doit-on classer le fait que nous respirons, buvons, mangeons, bref, que nous échangeons constamment matière et énergie avec notre milieu. Chez P. Ricœur, la visée personnaliste et éthique ne procède-t-elle pas d'une dévalorisation du biologique et de l'écologique ?

Cette dévalorisation n'est certainement pas une innovation de P. Ricœur. Il s'agit là d'une vieille tradition culturelle. Voici environ 10 000 ans, les divinités étaient féminines et maternelles, ce qui était adoré était la profusion de la production vivante, la procréation, la « Vie » et la « Nature ». Le passage à des dieux masculins, deux ou trois milliers d'années plus tard, nous fait basculer de l'autre côté : « Au commencement était le Verbe. »... « Dieu dit : que la terre produise de la verdure, des herbes... et il en fut ainsi ». Dieu parle, et sa parole est créatrice. C'est le début de la grande escroquerie de la domination masculine. On remplace celles qui donnent la vie sur Terre par ceux qui prononcent des formules magiques, Dieux et prophètes magiciens illusionnistes qui prétendent nous faire accéder à une vie au-delà de cette Terre.

On ne s'étonnera pas que les représentants sur Terre de ces dieux mâles qui humilient la vie (et abaissent celles qui procréent) fassent tout leur possible pour nous envoyer rapidement « *ad patres* »,

rejoindre les Pères qui sont dans les cieux. Dans leur système, la seule façon possible *d'élever* l'âme, c'est de **mortifier** le corps. Pour ce qui concerne le rapport au vivant, la parole divine est claire : « ...*Remplissez la terre et soumettez-la. Régnez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux des cieux et sur tous les animaux qui rampent sur le sol* ». La relation Domination/Soumission entre l'être humain et la Nature est d'emblée établie, de même qu'entre l'homme et la femme, et entre l'âme et le corps.

Avec le christianisme, ce Verbe s'est fait chair, selon Jean, Jésus étant Dieu incarné. On aurait pu espérer alors que le message évangélique marque une réconciliation entre l'Esprit et le Corps, entre le psychologique et le biologique. Mais, comme le montre bien H. Arendt dans « Qu'est-ce que l'autorité ? », après la conversion de Constantin, l'Église devenue romaine hérite de la version romaine de l'autorité. Elle reprend aussi la façon traditionnelle romaine de traiter les corps, façon dont Jésus de Nazareth, comme avant lui Spartacus et des milliers d'autres ont été les victimes.

C'est donc la tradition autoritaire et sexiste de la suprématie de l'âme sur le corps, du psychologique sur le biologique et du verbe sur le vivant qui s'est transmise à travers l'Église. Descartes ne s'en éloigne pas trop avec ce « Je » qui n'existe que « chaque fois que je le prononce ou que je conçois en mon esprit », et qui ne désigne qu'une substance pensante. En sommes-nous aujourd'hui si loin ? Lorsque nous disons « Je », nous auto-désignons-nous à chaque fois comme « personne donc au moins comme *corps* », ou bien avons-nous encore, consciemment ou subconsciemment, une représentation de nous comme sujet désincarné, âme errante sans lieu ?

Pour P. Ricœur, comme nous venons de le revoir, l'auto-désignation est au moins celle d'un corps, et c'est là un fameux progrès. Mais dans ce texte, dans cette réflexion sur l'éthique, P. Ricœur ne nous donne aucune précision. Nous ne saurons même pas ici si ce mot « corps » désigne ici « quelque chose » de vivant ou non. On parle ainsi de « corps physique » pour désigner une pierre ou une boule de pétanque. Le corps vivant a pour caractéristique d'être à l'origine d'échanges constants de matière, d'énergie, et de rayonnement avec son milieu. À ma connaissance, P. Ricœur n'étudie pas ces échanges qui pourtant caractérisent notre situation. Il ne modifie pas sur ce point les idées plus anciennes, comme celles de Descartes.

Celui-ci, à partir du *cogito*, était arrivé à une conclusion qui ne nous surprendra guère : de la supériorité de l'âme, caractéristique de l'humain, il déduit une supériorité de l'humain sur les « *animaux-machines* ». Pour lui, la nature n'a plus rien de divin ni de sacré, elle n'est que de « *l'étendue* ». Au début de l'époque moderne, il propose, non plus parce qu'il s'agit d'une parole divine prononcée à la Genèse du monde, mais parce que tel est l'aboutissement d'un raisonnement logique humain, de « *nous rendre maîtres et possesseurs de la nature* » (comme l'âme doit se rendre maîtresse de ses " passions " venant du corps).

N'est-ce pas là le programme que les sciences qui se sont alors développées se sont efforcées d'exécuter ? Ce nouveau positionnement est alors conçu comme une entreprise de libération, et effectivement pendant des siècles, les succès des sciences et des progrès technologiques ont paru améliorer le sort des hommes. Rendre prévisibles les phénomènes naturels en « découvrant les lois qui les gouvernent » a permis aux hommes de ne plus en être aussi souvent les victimes.

Cependant, cette pensée scientifique se base sur un principe de séparation entre l'observateur et l'observé, entre le savant et son objet. Chacun est à un bout du télescope, ou du microscope (comme l'a remarqué J. Ardoino, il s'agit bien plus d'observer, de scruter, que d'écouter et de comprendre...). La science fait reculer la pensée magique et religieuse, cependant, elle entretient l'idée que l'être humain est séparé de la nature (et donc un peu « *sur*naturel »), qu'il n'est pas un « animal ». Cette posture scientifique contribue à maintenir le mythe selon lequel notre poisson humain serait extérieur à l'océan et pourrait donc régner sur ou posséder cet « objet ».

Les critiques de « la technique et la science comme idéologie » (Cf. J. Habermas) sont bien connues. J'apprécie particulièrement, à ce sujet, l'étude de H. Arendt qui clos « *la crise de la culture* ». Selon elle, lorsque les sciences et les techniques appliqueront avec succès leurs méthodes aux comportements humains pris comme objets de science, à ce moment, « *dans ces conditions, la parole et le*

*langage usuel auront vraiment cessé d'être une expression significative qui transcende le comportement alors même qu'ils ne font que l'exprimer. Ils seront avantageusement remplacés par le formalisme extrême et en lui-même vidé de sens des symboles mathématiques. La technique et la science se sont dangereusement rapprochées de ce point. Si jamais elles devaient l'atteindre pour de bon, la dimension de l'homme ne serait pas simplement réduite selon tous les critères que nous connaissons, elle serait détruite. »*

En fait, si l'entreprise scientifique vise à nous rendre maîtres et possesseurs de notre milieu, et que l'on ne peut négliger plus longtemps le fait que nous y sommes inclus, le résultat immanquable est que nous devons en même temps que notre milieu nous retrouver maîtrisés et possédés par les sciences et les techniques, qui se révéleront de plus en plus clairement comme des superprédateurs du milieu (des écosystèmes), aussi bien que des personnes et des institutions (voir par exemple les déchirures du tissu social). Des systèmes de penser et des institutions qui entretiennent de tels rapports de prédation et de pillage de notre milieu réduisent du même coup nos possibilités de vivre libre. Notre liberté ne peut donc se développer sans une éthique de nos relations à notre milieu vivant et terrestre.

Nous avons, au passage, vu s'articuler cette question avec notre façon de nous considérer comme corps. Si P. Ricœur n'en parle guère dans le texte que nous avons pris comme référence, il a développé ailleurs l'idée de la « mienneté » du corps. Il y a là de quoi révolutionner bien des pratiques « d'éducation physique », pour les transformer en des pratiques de « miennification » de notre corps. Ces pratiques devront comporter autant d'activités physiques (mouvement, respiration, alimentation, repos, relaxation...) que de la communication interpersonnelle et des récits sur ces sujets.

En guise d'éthique des relations entre notre milieu et nous, certains « deep ecologists » et « éco-thérapeutes » nous proposent un retour à l'idée romantique ou archaïque d'une « Mère Nature » redivinisée, qui imposerait ses normes et ses lois morales à des humains qui devraient s'y soumettre. Ce n'est pas dans un tel retournement entre la place du maître et de l'esclave que nous avancerons vers la liberté. Garder les mêmes pyramides hiérarchiques autoritaires à la romaine en remplaçant Dieu le Père par une Déesse Mère, qu'on la nomme Gaïa ou autrement, est une perspective bien peu enthousiasmante. Si nous récusons la légitimité des scientifiques et des techniciens à nous imposer leurs lois et leurs rationalités technocratiques, nous n'allons pas pour autant nous soumettre à celles des biologistes et des écologistes.

Revenons encore une fois aux approches de la personne de P. Ricœur. Après toutes ces réflexions, je suis plus que jamais persuadé qu'il faut y ajouter quelque chose. En première approche, je m'étais dit : il faut une ligne de plus pour le milieu, après et au delà des institutions, comme si ces trois dimensions, devenues quatre, se situaient successivement comme des cercles concentriques autour du « soi-même ». Seulement cela ne rend pas bien compte d'une bonne partie de ce que je viens de dire. Notamment, cela confère au milieu une place dans un « autour » lointain, alors que nos échanges avec celui-ci sont intimes et permanents.

Je propose plutôt de faire correspondre le modèle philosophique avec la situation concrète : ne pas chercher à approcher la personne en la sortant de son milieu (car elle ne peut pas vivre ailleurs), et tenir compte du milieu dans cette constitution éthique de la personne. J'ai alors repris mon tableau initial, et je l'ai en quelque sorte « plongé dans le milieu vivant ». Voici donc les compléments des mêmes cases.

- 1 : Estime de soi, y inclus estime et mienneté du corps
- 2 : Sollicitude y inclus « bien-veiller » sur le bien-être des autres corps, humains ou non, vivants sur la planète, jusqu'à une sollicitude pour « ma mienne planète »
- 3 : Dans des institutions justes, qui donc organisent un milieu sain et favorable à la vie
- 4 : Question : « *Qui* parle ? ». Pas n'importe quel corps, mais « le mien ». Les soins au corps parlant ne sont pas des techniques réservées aux professionnels, orateurs ou chanteurs

- 5 : *Je* parle à l'*Autre*. Parler n'est pas qu'une activité verbale. La communication de personne à personne est aussi une danse de tout le corps, expressions du visage, mouvements vers ou contre l'autre, tensions, détentes... Implication personnelle dans nos relations aux autres, dans nos actions avec, vers, contre les autres (lien plus fort avec la case 8). Parler aussi pour les autres êtres vivants sans voix
- 6 : Faire évoluer aussi la langue instituée pour qu'elle puisse dire plus aisément la personne-corps dans son milieu ; pour qu'elle nous permette d'exprimer la conscience de notre situation et de notre implication personnelles
- 7 : Question : « *Qui* agit ? *Qui* fait quoi ? ». Mon mien corps exerce sa force, se fatigue, s'efforce, souffre, jouit, se repose, se nourrit, respire sainement
- 8 : Interaction. Se toucher, se sentir ensemble, se faire mutuellement du bien. Mais aussi, agir avec et pour le milieu vivant, pour les autres êtres vivants sans moyen d'action
- 9 : Établir des étalons d'excellence de l'action... respectueux de la vie. Modifier les institutions pour les rendre plus justes signifie aussi en finir avec l'hyperprédation destructrice du milieu et des êtres, humains ou non, qui y vivent et en dépendent
- 10 : Question : « *Qui* raconte ? *À qui* l'histoire est-elle arrivée ? *Qui* a fait ce qu'il relate ? » L'identité narrative est aussi celle d'un corps qui a vécu ces aventures, qui peut-être en porte les blessures, les cicatrices physiques et émotionnelles, les réactions de surcompensation faisant suite aux traumatismes, mais qui a survécu...
- 11 : Presque rien à noter ici, si ce n'est que bien souvent nous ne faisons pas assez événement (et donc récit) d'une rencontre, d'une interaction avec des éléments du milieu
- 12 : Temporalité des institutions. Histoire aussi des relations entre les institutions humaines et le milieu vivant. J'ai tenté ici d'en évoquer quelques éléments (religions, sciences et nature) ... et quelques modifications nécessaires.

Je ne crois pas en faisant cela avoir ajouté de nouvelles dimensions à ce tableau, mais je pense plutôt que j'ai rendu manifeste ce qui y était sous-entendu, que j'en ai explicité certaines implications. Nous sommes « au monde », et ce monde ne peut se réduire à l'humanité, même si l'on inclut dans ce terme toutes les histoires de tous les êtres humains vivants ou ayant vécu. Cela va sans dire, mais cela va peut-être mieux en le disant.

« *Le petit prince* » de Saint-Exupéry a été récemment élu *le* livre du XX<sup>ème</sup> siècle. Rappelons-nous de *la* seule et unique colère du petit prince, lorsqu'il tente de faire comprendre l'importance de la vie d'une fleur à un adulte qui, comme nous, s'occupe de choses sérieuses... Pourrons-nous, comme l'aviateur, arriver à nous moquer du marteau, du boulon, du moteur, de la soif et de la mort : « Il y avait, dit-il, sur une planète, *la mienne, la Terre*, un petit prince à consoler ».

Jean-Marc FERT, février 2010 (à partir d'une première version d'Août 2000).